

L'Hôtel-Dieu de Belleville en Beaujolais

*par Yves Bernard, Isabelle Chartron, Christine Dutrève,
Marc Gallavardin et Janine Hugand, de l'association l'Albarelle*



Fig. 1. Une des trois salles de malades de l'Hôtel-Dieu.

RÉSUMÉ

L'Hôtel-Dieu de Belleville a été créé en 1733 pour accueillir des « pauvres malades » de la ville et des paroisses environnantes dans une salle de quatorze lits-alcôves. Le service était assuré par les Sœurs de l'ordre de Sainte Marthe de Beaune. Médecins, chirurgiens et apothicaires interviendront irrégulièrement, mais la continuité sera assurée par les Religieuses. Dans l'apothicairerie créée peu après l'ouverture, une sœur apothicaire utilisait en particulier les plantes du jardin.

Les changements industriels et sociaux du XIX^e siècle et les progrès de la médecine imposèrent des modifications de la taille et de l'équipement des lieux. Mais en 1962, un nouvel hôpital fut édifié et fit de l'Hôtel-Dieu un hospice de vieillards. À la fermeture de ce dernier en 1991, l'association l'Albarelle entreprit la sauvegarde et la valorisation du site et le transforma en musée. On peut ainsi découvrir lors de la visite, trois salles de malades, deux chapelles, l'apothicairerie avec sa belle collection de pots, une reconstitution du bloc chirurgical des années 1950, le souvenir de la maternité et un jardin médicinal. Il ne manque plus que les « pauvres malades » !

SUMMARY

The "Hôtel-Dieu de Belleville" was created in 1733 to accommodate "poor patients" from the city and surrounding parishes, in a hall with fourteen alcove beds. The service was provided by the Sisters of Saint Martha of Beaune. Doctors, surgeons and apothecaries will come irregularly, but continuity was ensured by the Sisters. In the apothecary, created shortly after the opening of the Hôtel-Dieu, an "apothecary Sister" used in particular the plants of their own garden.

The industrial and social changes during the 19th century, and the progress of medicine, imposed changes in the size and equipment of the Hôtel-Dieu. In 1962, a new hospital was built and made the Hôtel-Dieu a hospice for the elderly. When it closed definitively in 1991, the Albarelle association undertook the safeguarding and enhancement of the site and transformed it into a museum. We can discover during the visit, three sick rooms, two chapels, the apothecary with its beautiful collection of pots, a reconstruction of the surgical block from the 1940s, the memory of the maternity ward and a medicinal garden. Only the poor sick people are missing!



Fig. 2. La façade de l'Hôtel-Dieu au XVIII^e siècle.

Un premier hôpital, existant depuis au moins le XIII^e siècle¹, était situé près de l'église et administré jusqu'en 1621, au nom de la communauté des habitants, par deux syndics ou gouverneurs. Quatre à cinq indigents y étaient régulièrement pris en charge. De nombreux testaments ou donations permirent la constitution progressive d'un

domaine foncier : prés, chènevières, maisons... Les seigneurs du Beaujolais donnaient du blé et du seigle, l'abbaye de Belleville le bois de chauffage ainsi que du seigle, du froment et de la viande. Les bouchers livraient quant à eux tous les samedis ou dimanches une « corée² de bœuf ou de vache ».

1 Un document parle d'un bois possédé par l'hôpital en 1254.

2 Selon Furetière (1701), *corée*, ou *courée*, désignait la *fressure*, autrement dit les *abats* des animaux (foie, cœur, rate, poumons...).

Quelques siècles plus tard, les inondations fréquentes de la Saône et l'étroitesse des lieux amènent les recteurs à vendre le bâtiment et à engager la construction d'un nouvel établissement. L'emplacement définitif est fixé en 1709, sur la hauteur de la ville, tout près des anciens murs d'enceinte. L'air y est pur, la Saône suffisamment éloignée, et la proximité d'un bief permet l'apport d'eau indispensable au bon fonctionnement de l'établissement. Dès 1714, on entreprend l'acquisition de diverses parcelles de terrain. Le total des transactions s'élève à 3 015 livres, prix de vente de l'ancien hôpital. Le duc d'Orléans, Régent du Royaume et Seigneur du Beaujolais, affranchit le terrain de tout impôt foncier et de toutes servitudes.

Le nouvel Hôtel-Dieu est inauguré en 1733. Il est alors constitué pour les parties bâties d'une grande salle prévue pour recevoir 14 pauvres, une sacristie (l'autel étant placé à l'extrémité de la salle), un vestibule, une cuisine, un réfectoire pour les religieuses (qui sera transformé en 1749 en apothicairerie), une salle du conseil, des chambres pour la communauté et des dépendances. C'est alors que les recteurs font appel, pour l'organisation du service, à l'ordre des Sœurs de Sainte Marthe de Beaune. Dès son ouverture le nouvel établissement accueille un nombre relativement important d'indigents : 205 en 1736, puis 305 en 1759 pour une capacité de 14 lits. La durée du séjour est variable, mais généralement

inférieure à 30 jours. La majorité des personnes secourues sont des habitants de Belleville ou des paroisses environnantes, reçus dans le cadre d'une « fondation de lit » ou bien recommandés par un prêtre ou un notable de la paroisse. Quelques lits sont plus particulièrement destinés aux malades, mais avec des exceptions : on refuse par exemple en 1788 les malades atteints de petite vérole et les épileptiques, comme on refusera par la suite, en 1854, les galeux, les teigneux, les vénériens, les filles-mères et les femmes en



Fig. 3. La façade de l'Hôtel-Dieu vers 1940.

couches. Au milieu du XVIII^e siècle, il est noté que pour occuper les pauvres, on leur fait teiller³ le chanvre, ou encore filer et dévider le coton pour les manufactures de la ville.

Les soins sont d'abord dispensés uniquement par les religieuses, puis un chirurgien, Étienne Gacon, est nommé en 1739. Le premier médecin, Pierre Genot, entre à l'Hôtel-Dieu

³ Batta la tige du chanvre pour séparer les parties ligneuses de la fibre.

en 1751, mais il est renvoyé neuf ans plus tard « faute de considération pour les pauvres ». Durant la période révolutionnaire, les sœurs restent à leur poste au prix d'une modification de leur costume et d'un changement de nom, la Supérieure devenant Citoyenne ! Quelques prêtres « non jureurs » trouvent asile dans une cachette aménagée dans l'épaisseur d'un mur, redécouverte il y a une trentaine d'années. Plus grave est la chute des revenus : le droit de corée et la pension assurée par l'abbaye disparaissent, même si l'Hôtel-Dieu échappe à la perte de ses titres de propriétés et rentes.

Le XIX^e siècle voit l'agrandissement de l'édifice en raison d'une capacité d'accueil devenue insuffisante et de la mixité intolérable. C'est ainsi qu'une seconde salle est construite, identique à la première et dans son pro-

longement, grâce aux dons importants de quelques sœurs et de l'aumônier Sauzay, avec une chapelle centrale qui s'ouvre également sur la rue, permettant aux Bellevillois d'assister aux offices religieux.

Une troisième salle, perpendiculaire aux deux autres, est créée en 1850, donnant à l'ensemble une forme en T qui existe toujours. L'année suivante, la communauté fait construire à ses propres frais une chapelle dans le prolongement de la dernière salle, avec une crypte sous le chœur destinée à abriter les religieuses défuntes. L'Hôtel-Dieu ne connaît pas de modification importante durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Cet établissement est alors un important propriétaire foncier grâce à la générosité de nombreux bienfaiteurs, devant cependant faire face à maintes difficultés financières,



Fig. 4. L'accueil d'un pauvre.



Fig. 5. La salle des hommes vers 1930.

comme d'ailleurs toute la région, en raison des crises agricoles et viticoles de la fin du siècle. L'Hôtel-Dieu achète néanmoins une grande parcelle de terrain de l'autre côté du bief qui, un siècle plus tard, permettra de nouvelles constructions. Deux médecins installés en ville interviennent à l'Hôtel-Dieu, le premier étant chargé des soins médicaux, et le second des interventions chirurgicales. Mais les postes sont souvent vacants, le manque de disponibilité et/ou la faible rémunération pouvant en être la cause.

À la fin du XIX^e siècle, les découvertes pasteurienne, avec l'intérêt porté désormais aux questions d'hygiène, entraînent des directives ministérielles de réaménagement auxquelles l'Hôtel-Dieu doit se plier. C'est ainsi qu'au début du XX^e siècle sont construits un pavillon pour les contagieux, une maternité et une clinique chirurgicale composée d'une

salle d'opération, d'une salle de pansement et d'une chambre d'opérés. C'est en 1962 qu'un hôpital moderne est construit de l'autre côté du bief sur le terrain acquis un siècle auparavant. L'Hôtel-Dieu prend alors une fonction d'hospice. En 1981, la communauté religieuse quitte l'établissement, et c'est en 1991 que les derniers pensionnaires des salles communes sont transférés dans une maison de retraite nouvellement bâtie.

L'Hôtel-Dieu a été classé Monument Historique en 1978 pour l'apothicairerie et la salle du conseil, et en 1994 pour les salles, la chapelle et les bâtiments du XVIII^e siècle, et une partie des constructions du XIX^e siècle. Il est aujourd'hui la propriété de la commune de Belleville-en-Beaujolais⁴. Une étude de

⁴ Commune résultant de la fusion en 2019 de Belleville et Saint Jean d'Ardières.

grande ampleur sur son devenir est en cours. Depuis trente ans l'association l'Albarelle veille sur ce patrimoine hospitalier remarquable et « complet », avec une apothicairerie bien conservée dans son emplacement d'origine, une salle du conseil, trois salles de malades, deux chapelles et un bloc opératoire.

Les religieuses de l'Hôtel-Dieu de Belleville

À l'ouverture de l'Hôtel-Dieu de Belleville, en 1733, les recteurs firent venir de la communauté de Sainte Marthe de Villefranche, déjà existante, la Sœur Thévenot de « grande réputation » et une postulante pour organiser le service des pauvres.

Les Sœurs de Sainte Marthe de Belleville portaient un costume codifié avec le tablier de « servante des pauvres ». Ce costume, fortement inspiré par la tenue de la dame

respectable de Beaune au XV^e siècle, comprenait essentiellement une robe, grise au début, bleu cendré par la suite, avec une traîne qui n'était déployée que pour la messe et les grandes occasions. La coiffe demandait un repassage et un amidonnage d'une complexité inouïe réalisés sur quatre jours. Le costume n'a subi que de légères modifications au moment de la Révolution : le hennin est remplacé par la cornette et sera par la suite extrêmement simplifié, puis abandonné vers 1960.

Au sortir de la Révolution, la règle de l'ordre de Sainte Marthe fut confirmée par un décret impérial en 1810. Il précisait que les postulantes « d'un naturel léger, volage, impétueux, violent et fort mélancolique ne seront aucunement admises, de même que les infirmes et les contrefaites », conditions nécessaires pour affronter les exigences de leur lourde charge. Jusqu'en 1981, date de leur départ, même si elles ne siégeaient

LES SŒURS DE SAINTE MARTHE

C'est au XV^e siècle, à l'initiative de Nicolas Rolin, grand chancelier de Philippe le Bon, assisté de son épouse Guigone de Salins, que fut érigé l'Hôtel-Dieu de Beaune. Pour gérer l'Hôtel-Dieu et servir les pauvres, Nicolas Rolin créa l'ordre des Sœurs de Sainte Marthe, le dotant d'une règle judicieuse et originale. Les religieuses prononçaient des vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté, mais ces vœux n'étaient pas définitifs (quelques religieuses quitteront d'ailleurs la vie hospitalière). Elles devaient ne pas vivre au détriment de l'Hôtel-Dieu c'est à dire des pauvres, donc subvenir à leur charge en apportant une dot initiale suffisante dont les revenus assureraient leur entretien jusqu'à leurs derniers instants. En conséquence, c'étaient des filles de familles fortunées qui choisissaient la vie de religieuse hospitalière. Appelées de leur nom patronymique, elles conservaient la gestion de leurs biens propres et pouvaient recevoir dons et legs. Les religieuses de Beaune, de Villefranche, de Belleville et de nombreux autres sites apparaissant au cours des siècles suivants, menaient une vie spirituelle et hospitalière placée sous la protection de Sainte Marthe et de Sainte Marie, dont les qualités complémentaires apparaissent dans l'Évangile de Luc.



Fig. 6. Sœurs de Sainte Marthe dans la cuisine vers 1950.



Fig. 7. Une sœur s'occupant du linge (reconstitution).

pas dans la Commission administrative de l'établissement, les douze sœurs de Sainte Marthe de l'Hôtel-Dieu de Belleville auront eu un rôle primordial. Elles répondaient aux « nécessités corporelles et spirituelles des malades » selon les préceptes de leur fondateur. Elles assuraient l'organisation générale de la Maison, avec les soins hôteliers dont la cuisine, les soins religieux, et aussi les soins infirmiers : elles préparaient les remèdes, tenaient l'apothicairerie et réalisaient même les anesthésies lorsque fonctionna le bloc chirurgical. Le tout avec une grande générosité, attribuant dans leur testament la majeure partie de leurs biens à l'Hôtel-Dieu, à l'exemple

de Sœur Martinière qui précisait qu'une partie de ses biens servirait à procurer « des douceurs aux pauvres ».

L'apothicairerie de l'Hôtel-Dieu de Belleville

Au moment de son ouverture, en 1733, l'Hôtel-Dieu ne disposait pas d'une apothicairerie. Le 31 mars 1749, il est remédié à cette carence : « la Maison étant dépourvue d'appartement propre à une apothicairerie, nous en avons fait construire une avec laboratoire dans l'extrémité de la maison du côté de matin et dans laquelle la sœur apothicaire prépare actuellement ses remèdes et tient ses drogues. » La réalisation des boiseries est confiée à « Étienne Durand,

menuisier de cette ville, en un beau bois de noyer et en bois de chêne ».

Une alerte est consignée le 21 juillet 1771 : « Sans cheminée, distillations impossibles : danger de mort pour les sœurs. C'est l'avis de Buissonnat, le médecin. Il faut faire une grande cheminée, et élever le plafond pour avoir un endroit pour faire sécher les plantes. » Ces aménagements se feront l'année suivante et, longtemps après, le laboratoire incriminé deviendra un simple couloir. L'apothicairerie servira pour la conservation des produits et les préparations à froid. Les préparations à chaud étaient effectuées dans d'autres parties de l'Hôtel-Dieu : vraisemblablement dans le foyer de la cuisine ou dans la chaudière de la buanderie avec une ingénieuse dérivation de la vapeur pour les distillations. Au XIX^e,



Fig. 8. L'apothicairerie de Belleville, avec ses boiseries, ses pots et divers instruments.



Fig. 9 à 11. Albarelle (*Cons. flor. Cicor.* Conserve de fleur de chicorée), chevette (Huile de lis) et bouteille (Eau de cochlearia).

les boiseries du mur nord sont remplacées par des boiseries style Empire, et les boiseries récupérées sont installées pour décoration dans la salle du Conseil contiguë, ce qui correspond à la configuration actuelle.

Les boiseries comportent 48 tiroirs servant à la conservation de produits, d'herbes sèches et autres substances. Des alvéoles protègent

et mettent en valeur les pots d'apothicaire. Parmi les plus anciens, en faïence⁵, signalons :
– Les *albarelles*, datant du début du XVII^e siècle, qui ont été reprises comme emblème de l'association ;

⁵ On ne possède pas de trace d'achat ou de don de ces poteries en faïence, donc pas d'indication de lieu ni de date pour leur fabrication.



Fig. 12. Pots canon en faïence (XVIII^e s.).

- Le *pot canon*, qui présente un piédouche nettement marqué et porte un couvercle. On y mettait les mêmes substances que dans les albanelles : des substances visqueuses telles que des électuaires, des onguents ou des baumes ;
- On trouve également des *piluliers*, des *bouteilles* et des *chevrettes* en faïence.

En position dominante dans la salle du Conseil, nous pouvons admirer le pot de Mithridate et celui de Thériaque qui sont des pots de « monstre » : contrairement aux autres pots qui ont vraiment été utilisés



Fig. 13. Pot de « monstre » de Thériaque.

LA SŒUR MARTINIÈRE ET LE SIROP DE BELLEVILLE

Sœur Martinière (1779-1848), fille d'un maître épicier lyonnais, entra à l'Hôtel-Dieu de Belleville en 1799. Elle fut supérieure de 1829 à 1848. C'est elle qui mit au point la recette de la fameuse « mixture vermifuge des sœurs hospitalières de Belleville » plus communément appelée « Sirop de Belleville », dont un certain nombre de Belvillois se souviennent comme d'une des douceurs de leur enfance.

La formule en était la suivante : pour 92 litres, correspondant à la préparation de 600 flacons, appelés « topettes » :

• Sirop de base (pêcher, séné, fougère mâle)	30 L
• Teinture de castoréum	0,450 L
• Baume du Commandeur	0,900 L
• Huile de paraffine	0,150 L
• Esther (benzoïque)	0,900 L
• Eaux distillées	59,70 L

Ladite mixture était censée agir comme vermifuge, tonique, être souveraine contre les convulsions et aussi efficace contre la coqueluche. Mais, à la fin de l'épopée du Sirop de Belleville, on ne retiendra que l'effet vermifuge. Le succès commercial fut important, la distribution de ce sirop dépassant largement le cadre de la région grâce à la vente par correspondance. Le chiffre d'affaires s'élevait à plus de 100 000 francs en 1941, les Religieuses – qui étaient propriétaires de la pharmacie et du laboratoire – destinant ce bénéfice à la construction de leur chapelle, au carrelage de la salle des hommes en 1930, à l'achat de produits pharmaceutiques, ou encore de pansements à l'usage de l'hôpital... La disparition du Sirop de Belleville coïncida avec la construction du nouvel hôpital en 1962 et la quasi-fermeture de l'ancienne pharmacie dans les locaux de l'Hôtel-Dieu.



Fig. 14. Pots en porcelaine du début du XIX^e siècle.

et qui portent d'ailleurs quelques ébréchures, ceux-ci sont en très bon état : ils étaient destinés à ajouter à la respectabilité de l'apothicairerie. Leur décoration est comparable à celle des bouteilles et des chevrettes précédentes, mais plus riche dans leur facture, avec en particulier des anses figurant des serpents entrelacés, symbole classique de l'animal qui résiste à sa propre morsure.



Fig. 15. Portrait de Sœur Martinière, avec une « topette » du sirop de Belleville.

Au début du XIX^e, la faïence est détrônée par la porcelaine, moins coûteuse, avec des pots cylindriques tournés en série, en porcelaine vitrifiée dans la masse, plus solide. C'est ainsi que la collection s'enrichit d'une série de 40 pots dorés à l'or fin, avec en motif, de part et d'autre du cartouche, en rouge camaïeu, la coupe d'Hygie.

Au cours du XIX^e, le verre devient également présent sous la forme de bocaux et de bouteilles. Leur décor est gravé et doré de guirlandes et fleurettes avec une

coupe au sommet et, de chaque côté, un palmier enlacé par un serpent. Ces motifs évoquent les trois règnes de la nature de la pharmacopée : le sol dans lequel le palmier prend racine pour le *monde minéral* ; le palmier pour le *règne végétal* ; et le serpent pour le *règne animal*. On peut voir aussi dans l'apothicairerie le matériel nécessaire à la réalisation des préparations : balances, mortiers et pilons, piluliers et appareils à cachets.



Fig. 16. Deux sœurs apothicaires en activité.

On peut se demander qui officiait dans cette apothicairerie... Bien qu'il y eût fréquemment un médecin ou un chirurgien pour contrôler la confection et la prise des médicaments, tout porte à croire que c'est une sœur sans diplôme qui s'en occupait et en formait de plus jeunes pour lui succéder. On peut dire que ces religieuses « ont contribué à conserver les traditions pharmaceutiques venues des monastères du Moyen Âge »⁶. Avec l'ouverture du nouvel hôpital en 1962, l'activité de la pharmacie de l'Hôtel-Dieu déclinera, la sœur apothicairière y exerçant jusqu'en 1974, date d'arrivée d'un préparateur en pharmacie.

La maternité

Comme l'Hôtel-Dieu le stipulait dans son règlement intérieur de 1854, les femmes enceintes n'y étaient pas admises, et jusqu'en

1920 les naissances avaient lieu à domicile. Trois sages-femmes diplômées exerçaient à Belleville au début du XX^e siècle. Suite aux directives ministérielles d'amélioration de l'hygiène des accouchements, l'Hôtel-Dieu lança, entre 1905 et 1913, un vaste programme de démolition-construction. Un nouveau bâtiment de trois étages fut construit au bord du bief (aujourd'hui transformé en immeuble privé) qui abrita la maternité à partir de 1920. La capacité d'accueil était de 6 lits, avec une chambre particulière et une salle commune. La méfiance concernant l'accouchement à l'hôpital est évidente : seulement 8 % des enfants nés en 1920 à Belleville (4 sur 49) virent le jour à la maternité. C'est « la religieuse accoucheuse » qui assistait les parturientes et la durée de séjour était de trois semaines. En 1925, le Dr Jean Montange devient médecin accoucheur de la maternité, rejoint en 1929 par une sage-femme civile, M^{lle} Geneviève Perron, remplaçant définitivement les religieuses auprès des femmes en couches. Cette dernière était



Fig. 17. Le Dr Jean Montange, médecin accoucheur à Belleville à partir de 1925.

⁶ Et ceci bien que le synode de Milan de 1655 ait interdit l'Art pharmaceutique aux religieuses...



Fig. 18. Ancienne couveuse en bois fabriquée en 1911 par les Établissements Durillon (dépôt de la mairie de Belleville).

nourrie, logée, chauffée, éclairée et blanchie, avec un salaire de 450 francs par mois, tout en pouvant garder sa clientèle en ville. Dès lors les accouchements se firent plus nombreux : en 1930, 40 % des naissances à Belleville (24 sur les 60) eurent lieu à la maternité, la durée de séjour n'étant plus que de deux semaines au lieu de trois.

Devant le succès grandissant, le Dr Montange demande l'agrandissement de la maternité. En 1932, le rapport de l'économiste stipule que loin d'être une charge, la maternité procure un peu de bénéfice⁷ et surtout que « la maternité permet de recevoir les indigentes et les femmes d'ouvriers dans des conditions modestes, de les accoucher dans des

⁷ Le coût du séjour variait en fonction du domicile (Belleville ou autres communes), mais aussi en fonction des revenus de la parturiente et de la possession par sa commune d'un ou plusieurs « lits de fondation » à l'Hôtel-Dieu

conditions d'hygiène parfaites qu'elles ne pourraient pas recevoir chez elles ». À partir de 1937, M^{lle} Perron, la sage-femme, bénéficie de quinze jours de congés payés mais elle doit rémunérer en partie celle qui la remplace pendant son absence. À partir de 1939 la répartition des naissances domicile/maternité s'inverse définitivement et la maternité est agrandie à une dizaine de lits. Les années 1970 voient cependant un déclin de l'activité de la maternité en raison de la difficulté de recrutement de sages-femmes et surtout de la proximité de maternités mieux équipées comme celle de Villefranche. La dernière naissance a lieu le 23 décembre 1976, juste avant la fermeture officielle de la maternité le 1^{er} janvier 1977.

Le bloc opératoire

Cette partie du bâtiment située au nord de l'édifice actuel, dénommé « Fondation Gaillardon », comporte trois pièces dont l'une, le bloc opératoire, a été réhabilitée et rééquipée en 2012 en vue d'être présentée au public. Elle a fait l'objet d'une récompense nationale, avec le 1^{er} prix du CGOS⁸.

Un peu d'histoire... Avant le début du XX^e siècle, des actes chirurgicaux simples étaient dispensés aux « pauvres malades » avec des outils de l'époque : lancettes, daviers, sondes, cautères... En 1860, le Dr Lallour, chirurgien, demande du matériel pour faire face aux « accidents de chemin de fer » demandant des interventions, ou bien aux traumatismes agricoles ou industriels : instruments d'amputation, pansements, gouttières...

⁸ Comité de Gestion des Œuvres Sociales des Établissements Hospitaliers Publics.



Fig. 19. Opération en cours en 1947.
Dr Bessac, chirurgien ; Dr Fradin, assistant ;
Sœur Chareyre pour l'anesthésie.

Une restructuration hospitalière entre 1905 et 1913, liée aux progrès médicaux et aux nouvelles règles de l'hygiène, sépare les *fiévreux*, les *blessés* et les *contagieux*, et installe une maternité. Le Dr Gaillardon, chirurgien de l'époque, étant décédé en 1909, sa veuve fait un don substantiel permettant la construction d'un secteur chirurgical avec une salle d'opération, une salle de pansement, et une chambre pour le malade opéré.

Pendant la guerre de 14-18 ces bâtiments furent sans doute utilisés pour la prise en charge des 861 soldats hospitalisés, avant ou après un transfert vers d'autres lieux de soins. À la fin des hostilités, le Dr Jossierand, médecin de ville, prend en charge le secteur chirurgical, alors que le Dr Lépine s'occupe de la médecine et le Dr Montange de la maternité. Ils sont assistés par les religieuses de Sainte Marthe.

En 1946, une infirmière laïque rémunérée seconde et remplace les religieuses comme aide-opérateur. Et en 1947, la réglementation modifie l'activité chirurgicale qui est désormais assurée une fois par semaine ou à la demande, par des spécialistes venus de Villefranche-sur-Saône pour des opérations variées :

réductions de fractures, occlusions intestinales, appendicites, césariennes, hystérectomies, pathologies mammaires etc. Les anesthésies se font généralement à l'éther au masque d'Ombredanne. La dernière intervention a lieu le 11 septembre 1957.

Le matériel actuellement présenté au sein de l'Hôtel-Dieu date approximativement des années 1940. Il est constitué d'une table opératoire multiarticulée (le « billard »...), d'un imposant « bistouri électrique » utilisé pour la cautérisation, la coagulation et la section, et d'un négatoscope. Il y a aussi plusieurs armoires et guéridons avec des instruments de l'époque : divers modèles de pinces, matériel de suture, scies, outils de trépanation, etc. Des boîtes rectangulaires en inox de plusieurs formats contiennent des seringues en verre et des aiguilles, avec d'autres boîtes cylindriques (les « tambours ») pour les compresses et les bandes... L'ensemble de ces matériels pouvait être réutilisé après stérilisation, de manière sèche ou humide, grâce aux poupinels⁹, étuves ou autoclaves, qui sont également présentés dans le couloir d'accès à la salle de chirurgie, le matériel jetable d'usage courant

⁹ Appareil inventé en 1885 par Gaston Poupinel (1858-1930) chirurgien et disciple de Louis Pasteur : c'est un four de stérilisation utilisant la chaleur sèche pour détruire les microbes.



Fig. 20. Reconstitution (2012)
d'un bloc chirurgical des années 1950.

n'étant apparu que dans les années 1970. Dans un coin, nous pouvons voir un lavabo à commande pédale pour les robinets d'eau stérile. Conformément aux règles d'hygiène et pour faciliter le nettoyage, les murs, le sol et le plafond ont des raccords arrondis et le sol carrelé possède un drainage « à l'italienne ». La pièce est éclairée par une grande baie vitrée au nord, et un scialytique imposant est fixé au plafond par des câbles.

Le bloc opératoire, typique de cette époque, a fonctionné pendant plus de quarante ans. La réglementation, l'évolution des techniques, l'exigence sécuritaire, le développement des transports sanitaires et la proximité

d'hôpitaux modernes, mieux équipés en matériels et personnels, aura mis un terme à ce type de chirurgie de proximité.

Le jardin des simples

À l'Hôtel-Dieu de Belleville, au XVIII^e siècle, les religieuses de Sainte Marthe préparaient certains remèdes à partir des plantes qu'elles cultivaient et récoltaient sur place, complétées par le ramassage au bord des routes ou dans les champs alentour, ou enfin par l'achat de divers produits chez un droguiste lyonnais. Dans la première moitié du XX^e siècle, un jardin des simples était cultivé en même temps que le jardin potager à l'est des terrains

L'ATLAS DE BOTANIQUE DE MONSIEUR GRANGE

L'Hôtel-Dieu possède dans ses collections une pièce extraordinaire : un herbier datant de 1808. Signé de Monsieur Grange, officier de santé, cet herbier rassemble des plantes médicinales avec l'indication de leurs vertus thérapeutiques. Particulièrement bien conservé, il est cependant d'une grande fragilité, ce qui rend délicate sa manipulation. Cet herbier est désormais conservé par les Archives Départementales de Lyon, une réplique réalisée par l'Albarelle est présentée dans l'Hôtel-Dieu.



Aristolochie longue

Ces racines s'ordonnent en poudre depuis demi-dragme jusqu'à deux, ou en infusion jusqu'à demi-once ; elles sont très propres à faire venir les règles et à purger la matrice après l'accouchement. Elles emportent les obstructions des viscères, poussent les urines, facilitent le crachement dans l'asthme et s'emploient avec succès dans les décoctions vulnérinaires et détersives.

Fig. 21. Extrait de l'herbier de Belleville (1808) sur l'aristoloche longue, avec en regard la transcription du texte rédigé par M. Grange.



Fig. 22. Le massif des plantes « anti inflammatoires ».

de l'Hôtel-Dieu, à côté de la rue du Moulin. La première extension de l'hôpital, en 1993, mit fin définitivement à l'exploitation de ces parcelles alors que les pensionnaires hébergés à l'Hôtel-Dieu étaient transférés dans l'enceinte de l'actuel hôpital. L'association l'Albarelle a mené un travail de reconstitution de l'histoire des plantations locales avec, entre autres, l'étude des plantes mentionnées sur les pots de l'apothicaire, le relevé des cahiers de recettes des Religieuses de Sainte Marthe de Châtillon-sur-Chalaronne et de Charlieu, et le début du relevé de l'*Atlas de Botanique de Monsieur Grange*, ou *Herbier de l'Hôtel-Dieu de Belleville*.

Dans le cadre d'un projet « Culture à l'hôpital » mené conjointement par l'Hôpital de Belleville et l'Albarelle, le jardin fut recréé en 2004 en lien avec les résidents hébergés

et le personnel de l'établissement. Après des recherches portant sur les remèdes utilisés et notamment sur le *Sirop de Belleville*, les plantations furent réalisées par des membres de l'Albarelle. Des supports illustrés sous forme de « livres imperméables » ont été placés au niveau de chaque massif. C'est ainsi qu'un jardin reprenait vie à proximité de l'endroit où se trouvait autrefois le jardin des religieuses.

Cependant, de nouveaux travaux d'agrandissement de l'hôpital obligèrent à déplacer à nouveau le jardin en 2019. Grâce à l'intervention de la mairie, la cour Saint Antoine fut remise en état pour accueillir le nouveau jardin des simples. Les plantes sont réparties en dix massifs avec la même organisation que dans le jardin précédent, en étant classées par type d'utilisation : calmantes, dépuratives, fébrifuges, anti inflammatoires et anti infectieuses, antidiarrhéiques, dermatologiques, pectorales, digestives et toniques. Un massif est consacré aux plantes du célèbre sirop de Belleville. Un sureau, situé en son milieu a été labellisé « Arbre remarquable de France » en juin 2023 : vieux d'environ un siècle, il est vraisemblablement issu d'une graine transportée par les oiseaux.

Les responsables, religieux puis civils, de l'Hôtel-Dieu de Belleville ont répondu pendant plusieurs siècles, en complément de leur mission d'accueil des indigents, aux besoins sanitaires variés des populations locales. L'histoire de ce bâtiment, témoignage d'un temps encore présent dans la mémoire des anciens, nous rappelle que les soins aux personnes évoluent et s'adaptent, au fil du temps, aux nécessités et aux besoins de chaque époque.



Fig. 23. Livre de présentation des plantes du jardin.

Informations pratiques

- Visites libres ou avec audio-guide tous les jours du **mardi au samedi de 10 h à 12 h 30** et de **14 h à 17 h 30** (sans l'apothicairerie et le bloc chirurgical).
- Visites guidées (avec l'apothicairerie et le bloc chirurgical) le **mardi et jeudi à 14 h 30** et le **samedi à 10 h**, et pour les groupes 7 jours/7 sur demande.
- Le musée est fermé pendant les visites guidées.

Contact : Hôtel-Dieu de Belleville en Beaujolais : **04 74 66 44 67**

Sources

SOURCES MANUSCRITES

Archives Hospitalières de Belleville (déposées aux Archives Départementales du Rhône)

- Délibérations
- Inondation de 1840

Archives municipales de Beaune

- Archives des Sœurs de Sainte Marthe - Communauté de Belleville

Archives Municipales de Belleville

- Inondations 1840

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Grandjean (C.) « L'Hôtel-Dieu de Belleville-sur-Saône au XVIII^e siècle » maîtrise, Université Lyon II, 1997

Mercier (A.) « Histoire d'un hôpital de province au XIX^e siècle : Belleville-sur-Saône », maîtrise, Université Lyon III, 1996

Mulsant (S.), « L'Hôtel-Dieu de Belleville-sur-Saône », thèse de pharmacie, Université Lyon I, 2004

BIBLIOGRAPHIE

Berthier (M.T.), Sweeney (J.T.), « Le chancelier Rolin », Éditions de l'Armançon 1998

David (Dom L.), « L'Hôtel-Dieu de Belleville-sur-Saône et les Sœurs de Sainte Marthe », Imprimerie Saint Paul 1937

Lafont (O.), « Dictionnaire d'histoire de la pharmacie », Éditions Pharmathème, 2003

Mandy (F.), « Belleville en Beaujolais », Éditions de la Tour Gile, 1991

Lémery (N.), « Pharmacopée universelle », réédition 1761

L'Albarelle, « L'Hôtel-Dieu de Belleville, 3 siècles d'histoire », collectif, 2006

REVUE : « Dossiers de l'Art » Éditions Fatou

N° 30 La faïence de Nevers

N° 70 La faïence française du XIII^e au XVII^e siècle

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES : © Association Albarelle, sauf © Juvanon, pour les fig. 4 et 5

LES HÔTELS-DIEU ET APOTHICAIRES DE LA RÉGION DE BELLEVILLE EN BEAUJOLAIS

Vous trouverez ci-dessous la liste des Hôtels-Dieu et des apothicaireries de la région qu'il est possible de visiter. Il en existe d'autres (Bourg en Bresse, Mâcon...) mais qui ne se visitent pas, au moins actuellement. Le site internet le plus exhaustif est celui du *Réseau des Hôtels-Dieu et Apothicaireries* : cf. www.apothicaireries.eu. Dans tous les cas, il est préférable de demander confirmation pour les visites auprès des Offices de tourisme, les données ci-dessous étant susceptibles d'être modifiées. À noter également, à Saint-Julien, à 15 km de Belleville, le musée Claude Bernard, installé dans la demeure du savant, qui offre une vision complète de la vie et de l'œuvre du célèbre chercheur : cf. <https://www.agglo-villefranche.fr/musee-claude-bernard.html>.

Beaune (21)

Hôtel-Dieu et apothicairerie. Ouvert tous les jours.

Seurre (21)

Hôtel-Dieu et apothicairerie. Visites guidées à 10 h le mercredi en juillet et août

Louhans (71)

Hôtel-Dieu et apothicairerie. Visites commentées tous les jours sauf le mardi.

Tournus (71)

Hôtel-Dieu et apothicairerie. Ouvert tous les jours de 10 h à 13 h et de 14 h à 18 h sauf le mardi de mai à septembre. Visites guidées en juillet et août.

Cluny (71)

Hôtel-Dieu et apothicairerie. Visites libres de l'Hôtel-Dieu en semaine de 9 h à 17 h. Pour l'apothicairerie, visite sur réservation 48 h à l'avance.

Thoissey (01)

Apothicairerie. Visites guidées pour groupes de 4 à 25 personnes après réservation auprès de l'association des « Amis du vieux Thoissey et de ses environs » (amis.vtc01@orange.fr).

Châtillon-sur-Chalaronne (01)

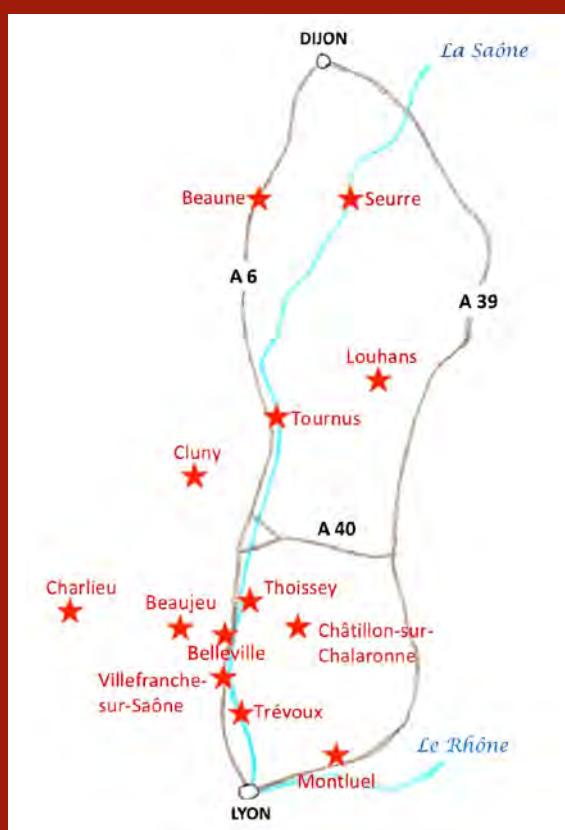
Apothicairerie. Ouvert d'avril à septembre de 9 h à 12 h et de 13 h 30 à 17 h, et sur réservation le reste de l'année auprès de l'Hôpital de Châtillon au 06 85 77 48 08.

Charlieu (42)

Musée hospitalier avec apothicairerie. Ouvert tous les jours de 10 h à 12 h 30 et de 14 h à 18 h sauf le lundi, du 1^{er} avril au 31 octobre. Visites libres et guidées sur réservation.

Beaujeu (69)

Accès à l'apothicairerie dans le cadre des visites guidées de la ville de Beaujeu, sur réservation auprès de l'Office de tourisme : 04 74 07 27 40



Belleville en Beaujolais (69)

Cf. page 20.

Villefranche-sur-Saône (69)

Apothicairerie visible des locaux de l'Office de tourisme, installé dans l'ancien Hôtel-Dieu de Villefranche.

Trévoux (01)

Apothicairerie visible à travers une lucarne, au sein de la médiathèque (fermée lundi et jeudi). Présence d'un guide sur place tous les dimanches après-midi de 15 h à 18 h.

Montluel (01)

Apothicairerie ouverte d'avril à octobre le dernier samedi du mois. En juillet et août, du mercredi au samedi de 15 h à 18 h une semaine sur deux.